

Tableau des genres de musique à Kinshasa

Entretien avec Brain Tshibanda

Brain Tsibanda est directeur-adjoint au Centre Wallonie-Bruxelles à Kinshasa.

Fanfare La Confiance, Kinshasa.
Photo Étienne Kokolo.



Bernard Debroux: La musique est omniprésente à Kinshasa. Pourrions-nous faire avec vous un tour d'horizon des différents genres qu'on voit fleurir dans la ville ?

Brain Tshibanda: Il y a à Kinshasa plusieurs genres musicaux. La musique fanfare était au départ concentrée dans des lieux mortuaires. Quand il y a un deuil, le groupe musical vient animer toute la soirée et même le lendemain matin avant la levée du corps. Certains de ces groupes se sont détachés de cette fonction de musique mortuaire et ont commencé à créer des spectacles comme groupe musical à part entière : des fanfares ont donc choisi une autre orientation, reprenant des morceaux de musique congolaise et étrangère, le tout joué avec saxo, trompette et s'apparentant à des ensembles de jazz. C'est le cas de la fanfare *La Confiance*.

B. D.: Les chorales sont extrêmement nombreuses...

B. T.: Les chorales se sont développées et se développent encore dans des églises. Il y en a une multitude. Mais il est à noter que certaines se démarquent du répertoire chrétien pour évoluer vers la musique profane. Tel est le cas de *Chœur de la Grâce* qui a pris l'option d'intégrer des chants populaires congolais ou des morceaux de musique moderne africaine – réarrangés – dans son répertoire. Il puise dans la culture africaine et recompose une musique nouvelle qui montre une identité africaine et particulièrement congolaise.

Ce qui lui a permis de sortir souvent du pays et lui a valu beaucoup de récompenses.

B. D.: On sent le jazz très présent aussi...

B. T.: Le jazz à Kinshasa a pris de l'ampleur après 2000 suite à un programme mis en place par le Centre Wallonie-Bruxelles avec deux volets : formations et productions.

Les formations étaient assurées par une équipe de formateurs belges francophones dirigée par Pierre Vaiana. Elles étaient orientées vers la guitare, la basse, le piano, le saxo... Il s'agissait essentiellement de formations de formateurs.

Peu à peu, le jazz a élu domicile dans des centres culturels alors que pendant longtemps tout se passait dans des hôtels. Les musiciens s'y produisaient pour les résidents, des visiteurs, des étrangers.

Au fil du temps, des groupes de jazz se sont créés – Kinjazz, Nsumuenu, New Wave, J'Affro'zz, etc. et un public est venu assister régulièrement aux concerts. Enfin, un festival de jazz est né, qui rassemble des jazzmen depuis 2007.

B. D.: Une nouvelle génération de musiciens est donc apparue dans le paysage musical...

B. T.: Les premiers formateurs ont à leur tour enseigné cet art musical à des jeunes. Une nouvelle génération s'est mise en place... Chaque mois, nous programmons un concert de jazz afin de développer le jazz à Kin.

Ce texte mis en ligne gratuitement sur le site www.alternatives-theatrales.be est la version intégrale d'un article publié partiellement dans le n° 121-122-123 d'Alternatives théâtrales *Créer à Kinshasa*.

Chœur la Grâce
(Chorale).
Photo Étienne Kokolo.



Ce qui permet d'avoir de nouvelles adhésions tant au niveau des artistes que du public; mélanger les musiciens de la première génération et des jeunes qui émergent en vue de pérenniser ce genre musical. Au bout de dix ans, on peut se dire que le jazz a toute sa place dans la vie artistique de Kinshasa.

B. D. : Ces groupes parviennent-ils à tourner dans d'autres pays africains ?

B. T. : Comme il n'existe pas de producteurs dans ce domaine, nous développons une coopération sud-sud avec la République du Congo (Brazzaville et Pointe-Noire), le Burkina Faso, le Cameroun. Lorsqu'il y a un festival de jazz qui s'organise dans ces pays, ces groupes se déplacent pour y participer. La difficulté que nous rencontrons est qu'il n'y a pas de managers disponibles pour prospecter de nouveaux marchés. C'est le cas d'ailleurs pour la vie culturelle en général.

B. D. : Les nouvelles expressions de musique urbaine ont, elles aussi, pris de l'ampleur.

B. T. : C'est vers 1996 que le phénomène rap fait son apparition dans le paysage musical congolais et surtout kinois. C'est un genre très jeune, ici à Kinshasa. Il y avait au départ pas mal de têtes d'affiche comme B-Flash, Tonton Jacko, Rocky Bill, Castro... qu'on peut considérer comme les précurseurs. Puis est arrivée une nouvelle vague avec Marshall Dixon, Bebson de la Rue, Lexus, etc. Beaucoup d'entre eux ont disparu et le phénomène n'a plus la même ampleur qu'il y a dix ans. Les thématiques sont devenues plus légères, les artistes sont moins nombreux. Hier, c'était une musique plus engagée, citoyenne. Aujourd'hui, la tête d'affiche incontestée et incontestable, c'est Lexus. Le rap s'est aussi disséminé dans les provinces. En 2010, lors du cinquantenaire de la RD Congo, nous avons accueilli le rappeur Baloji qui a fait le tour de quelques

provinces du pays. Il y a eu une belle confrontation, surtout en province, avec les jeunes rappeurs. Comme ils partageaient la même scène que Baloji, il s'est développé une sorte d'émulation, de concurrence. Les publics venant en masse pour supporter leurs musiciens favoris, ce sont eux qui ont déplacé le gros du public.

Ce genre reste très ancré dans la population jeune; il y a une dynamique rap toujours présente, mais elle a baissé d'un cran.

B. D. : Quels sont les thèmes abordés par le rap, cette sorte de poésie populaire...

B. T. : Lexus, par exemple, est un artiste engagé; il critique, il milite contre toutes les injustices sociales, les faits de guerre. Il essaie de pointer du doigt l'autorité politique ou même la population dans ses dérives. Il ne craint pas d'aborder la corruption, le tribalisme, les injustices sociales, la guerre (il faut que la paix revienne au Congo). Tous ces grands thèmes sont développés dans ses chansons. Il n'hésite pas, même en présence des autorités – j'ai assisté à un concert l'an dernier pour les populations de Goma en présence du président de l'Assemblée nationale – à dénoncer les travers de la société congolaise. Il y eut même un message lancé à l'Assemblée Nationale, le chanteur se faisant le porte-parole des sans voix, exprimant le désidérata de la population.

B. D. : La musique de «variétés» est toujours bien vivante ?

B. T. : Dans la musique de variété, il n'y a pas un artiste qui supprime les autres; c'est comme s'il n'y avait pas vraiment de têtes d'affiche parmi les JB, Mpiana ou Werrason, Koffi Olomide, Papa Wemba... Parmi la nouvelle génération on voit apparaître Jean Goubald qui se distingue du genre *Ndombolo*...

B. D. : *Ndombolo*, ce fameux pas de danse que tout le monde exécute...

Jazz - Groupe J'Affro'z.
Photo Étienne Kokolo.



B. T. : Quand aujourd'hui, on parle de la musique congolaise, c'est *Ndombolo*. Il y a pourtant parmi les jeunes ceux qui produisent quelque chose d'assez différent de *Ndombolo*, mais qui malheureusement ne sont pas très connus. Ils développent une musique très scénique, travaillant la polyphonie et faisant une vraie recherche. Ces groupes sont peu soutenus, ne passent pas à la télévision, mais valent souvent plus sur le plan artistique que ce qui est produit par la musique commerciale.

Parmi d'autres initiatives plus expérimentales on peut citer le groupe *La Sanza* qui utilise des instruments de récupération, assiettes, fourchettes, clefs de roue ramassées dans la rue, batterie confectionnée suivant l'imagination du groupe. Aucun instrument moderne, rien que du traditionnel, mais avec une orchestration moderne. Le public qui les découvre est étonné, surpris mais en même temps il est fasciné par la qualité de leur recherche musicale. La difficulté est là aussi le manque de managers qui leur permettraient d'émerger sur les plans national et international et plus généralement l'existence d'un nombre très limité d'espaces disponibles consacrés à ces nouvelles expressions musicales. Les lieux qui existent appartiennent le plus souvent à des privés, parfois à des artistes ne disposant que de faibles moyens et qui arrivent à force de détermination à mettre en place des structures qui permettent d'accueillir des spectacles. Ils n'ont pas les moyens de payer les artistes; quand il y a des recettes, elles servent à couvrir les frais de transport...

B. D. : Comment se fait-il qu'on ne trouve pas de managers ? À l'Institut National des Arts (INA) de Kinshasa, sur les mille étudiants il y en a une centaine qui sont inscrits dans la section gestion culturelle...

B. T. : On ne les retrouve pas sur le marché culturel... Même chose pour les metteurs en scène formés... Il y a carence de metteurs en scène; le metteur en scène ne sert pas seulement le théâtre, il peut travailler

dans le domaine musical, la danse... Mais où sont-ils ? On peut les compter sur le bout des doigts ! On espérait que ceux qui terminaient à l'INA, ne serait-ce qu'un tiers, allaient se lancer sur le marché culturel. Mais il n'en est rien.

Beaucoup de formations ont été organisées par diverses institutions culturelles en vue de pallier cette carence. Malheureusement, le bilan est négatif lorsque nous faisons l'évaluation. Les gens formés n'étaient pas en réalité des managers. On a formé des artistes pour qu'ils aient des notions de management, mais un artiste ne peut pas faire ce travail-là parce que s'il le fait, il met un frein à sa démarche artistique, donc ça boitille. Combiner les deux, le management et l'artistique, c'est assez compliqué. Il doit choisir à un moment donné ou alors il s'affaiblit sur les deux plans: soit il ne fait pas correctement son travail de manager, soit le plan artistique en pâtit. Nous devons vraiment former une génération de manager. Nous essayons avec des petits moyens de trouver des solutions. Ne pourrait-on pas former des managers de grands ensembles ? Werra a-t-il un manager, un bureau ? Koffi, JB, Papa Wemba et les autres ? Ne pourrait-on pas aider ces groupes-là à avoir de vrais managers ? Ils en ont, mais insuffisamment formés. C'est un défi pour les années qui viennent.

B. D. : D'autres filières attirent sans doute les étudiants de l'INA qui ont étudié la gestion culturelle...

B. T. : Certains vont à la radio, à la télévision ou travaillent pour des ONG, mais très peu s'impliquent dans le management culturel.

Entretien réalisé à Kinshasa en février 2014.